

## Les Jardins du Précambrien. La vie comme un territoire

Jacqueline Bouchard

Number 83, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9179ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

### ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Bouchard, J. (2008). Review of [Les Jardins du Précambrien. La vie comme un territoire]. *Espace Sculpture*, (83), 45–47.

## Les Jardins du Précambrien La vie comme un territoire

Jacqueline BOUCHARD

ment de programmation, il développe des connaissances qui lui permettent de réaliser des logiciels sur mesure conformément aux besoins de son travail artistique. Cela permet par ailleurs d'obtenir des œuvres où le résultat final est plus surprenant, moins standardisé, tout en laissant plus de place aux accidents qui sont des événements importants dans la création artistique.



### OPEN SOURCE CODE

Une des particularités de *Pure Data* est que la programmation a été développée avec un code source ouvert ou *Open Source Code*. Selon les accords de licence publique, ce type de logiciel est une alternative intéressante pour les artistes. Distribué gratuitement, il permet aux utilisateurs de télécharger les programmes sans avoir à transgresser les lois de propriété privée des logiciels commerciaux. Avec la méthode du « Copy Left », toutes les modifications, extensions ou versions dérivées du programme doivent rester disponibles. Les programmes à code source ouvert

permettent aussi d'être compris et accessibles par le plus de programmeurs possible afin que ceux-ci puissent participer au développement du logiciel. Ce processus permet l'amélioration, la diffusion et l'utilisation du logiciel.

Cette méthode de fonctionnement avec le logiciel libre me plaît, conclut Castonguay. Chaque utilisateur bénéficie du support d'une collectivité qui développe le produit. En retour, chaque membre apporte à cette collectivité le fruit de ses efforts et ses trouvailles personnelles. Cette façon de travailler comme artiste est économique en plus de permettre de réaliser des œuvres et de développer l'outil de création. En tant qu'artiste, je considère que la question de l'outil est primordiale, et cela se manifeste dans ma démarche.

Le travail d'Alexandre Castonguay touche à des problématiques complexes qui sont tout à fait d'actualité. Et sans doute faut-il regretter que les arts technologiques et les nouveaux médias soient trop souvent négligés par la critique d'art qui a tendance à reprocher aux œuvres de n'être que des gadgets sophistiqués cherchant à impressionner le public par des prouesses technologiques. ←

Éloi DESJARDINS détient un baccalauréat en Histoire de l'art à l'UQAM. Il est le fondateur, réalisateur et animateur de *Un show de Mo'arts*, le seul magazine radiophonique à Montréal dédié uniquement aux arts visuels et médiatiques. Il a publié dans la revue *Spirale*, et poursuit son travail de critique au journal *Quartier libre* et sur le blog de *Un show de Mo'arts*.

Exposition *Encodeurs*  
Pierre-François Ouellette art  
contemporain, Montréal  
11 août - 1<sup>er</sup> septembre  
2007

### NOTE

1. Toutes les citations proviennent d'un entretien avec l'artiste.

À quelques heures de l'ouverture du neuvième Symposium international d'art *in situ*, René Derouin se disait satisfait de l'édition 2007 : deux kilomètres de sentiers d'art dans les *Jardins du Précambrien* parvenus à maturité.

### AMÉNAGER LE PRÉCAMBRIEN

Pour le directeur artistique, vie, création et territoire sont étroitement liés. Son rapport aux *Jardins*, par exemple, est très amérindien : « Le territoire m'appartient jusqu'où je le regarde. C'est ce que je vois. La montagne en face, c'est chez moi. » Comme tant d'artistes qui créent des œuvres *in situ*, aussi, il éprouve une appropriation du lieu en l'investissant. Ce fut le cas en 1987 lorsqu'il avait réalisé de grandes installations pour un film de l'ONF dans un endroit qui lui fut légué ensuite. Le légataire, Monsieur Guindon (un sentier porte son nom), était un cultivateur qui reconnaissait en Derouin un homme de labeur attaché à la terre, faisant fructifier la nature comme ses ancêtres défricheurs.

Depuis 1975, les *Jardins du Précambrien* se sont agrandis au fil des symposiums qui, en proposant de nouveaux sites aux artistes, augmentent la superficie de l'aire aménagée : environ 1/10 de l'ensemble actuellement. « Les artistes ne dévastent pas le lieu, ils l'aménagent. Chaque œuvre nous propose un aménagement. Quelqu'un a d'ailleurs dit que l'endroit serait beau à marcher même sans œuvre : ça, c'est l'aménagement. Mais il n'y aurait

pas de sentier sans œuvre. Chaque nouveau sentier est créé pour les artistes. On doit construire des escaliers, des sentiers, des ponts », explique Derouin. Cette année, par exemple, le pont de Jeanne (du nom de sa femme) au-dessus d'un ruisseau que Pierre Dumont a utilisé. « Ce qui va rester, c'est la mémoire d'un lieu, d'un jardin aménagé où il y aura eu des œuvres. »

C'est lui qui décide dans quelle direction développer plus avant : « Je dis : on va aller par là... y faut passer par là... Puis on marque les arbres. Je fais ça pour moi, pour le plaisir... Ce qui m'intéresse, ce sont les nouveaux sentiers qui ne sont pas faits. » Des sentiers tout en courbes, que les promeneurs parcourent en appréciant la beauté du lieu et des œuvres. Il y a trente ans, cette forêt paraissait impraticable. À présent, il ignore jusqu'où iront tous ces petits chemins car il y a beaucoup de zones humides dans la section basse de sa terre, qui sont en quelque sorte protégées. Mais on verra... il s'agit d'un dialogue ininterrompu avec le territoire où chaque interlocuteur, homme et nature, imprime à tour de rôle sa marque sur l'autre.

La question du territoire balise de façon dramatique le parcours de René Derouin, un nomade revenu s'installer dans sa niche. Lorsqu'il a largué ses figurines dans le fleuve en 1994, Derouin a compris qu'il était un exilé revenu à son port et à quel point l'eau était liée à son œuvre : sa mémoire comme un long fleuve charriant des souvenirs douloureux. Il avait en effet quitté les berges de Longue Pointe en 1950



James Von MINOR,  
*A short distance / Une  
courte distance*, 2007.  
Photo : Michel Dubreuil.



alors que sa famille, éprouvée par de terribles noyades, avait fui l'île pour le Nord de Montréal. C'est seulement au Mexique, quelques années plus tard, que le jeune homme avait guéri sa blessure, cette rupture avec le fleuve, la maison, les amis, l'enfance.

#### LE SYMPOSIUM : QUAND LA CARTE N'EST PAS LE TERRITOIRE

Demeurant près de Val-David, Jérôme Fortin (Québec) avait pu s'y rendre avant le Symposium et choisir lui-même l'emplacement destiné à sa tour de six étages, construite pour *Rêver haut* sur autant de matelas. Autrement, me dit Derouin, les participants reçoivent une photo de leur site en fonction du projet soumis et doivent ainsi composer avec un « espace imaginaire ». Découvrant le lieu réel, chacun peut modifier ou non son projet. Les changements peuvent être mineurs ou importants.

Parfois, des traces des interventions précédentes subsistent. Des dessins sur les roches datant du dernier Symposium (Milton Becerra, Venezuela) se fondaient bien à l'œuvre de Reinhard Reitzenstein qui les trouvaient fort

beaux (comme une présence historique qui ne dérange pas l'espace, dit Derouin). Marc Walter, lui, ressentait trop la présence des roches laissées sur son site par le Colombien German Botero. On a donc fait venir un tracteur pour les enlever. C'est sur une route dépouillée, purifiée, que devaient cheminer ses *Peregrini*. Il n'a conservé que quelques pierres plates pour circonscrire un sanctuaire dallé où se dirigent ses pè-

rins évanescents formés de rameaux d'arbres tissés.

André Lapointe (Québec/Nouveau-Brunswick, *Vaisseau*) a pour sa part adapté l'environnement à ses besoins, un choix qui ne rallie pas les purs de l'art *in situ*. Après avoir emprisonné trois épinettes dans une structure de bois ajourée, il a transplanté autour de petits conifères choisis dans les environs. Un subterfuge réussi : ils font désormais partie du territoire.

Michel Depatie a sérigraphié des poèmes sur de grandes bannières verticales. Il a aussi fait bon usage des pierres évacuées par Marc Walter pour sa *Rencontre-Natshishkatun* : bon an mal an, dans les Jardins du Précambrien, le minéral inspire plus d'une proposition de manière plus ou moins novatrice. Depatie invite ici les gens à pénétrer dans une tente poétique fabriquée à l'aide de dizaines de signets pour s'y départir d'un souci ou d'un problème préalablement inscrit sur un caillou. Rituels amérindiens ou autre, cela fonctionne peut-être au niveau thérapeutique.

James von Minor (Maryland) avait besoin d'un terrain plat pour *A Short Distance*, une œuvre très conceptuelle calculée au millimètre près. Il a judicieusement utilisé le dénivelé imprévu tel le flanc d'une pyramide, orientant son installation selon l'angle du soleil et la tombée des rayons sur certains éléments. Jouissance mathématique du territoire.

Yolanda Paulsen (Mexico), sensible à la pollution urbaine de sa ville, avait imaginé un *Ventre*, un ventre dénudé semé de quelques arbrisseaux. Subjuguée ici par la sauvage luxuriance de la forêt laurentienne, elle se sentait

incapable d'y ajouter autre chose. Elle se contente alors de faire des sentiers dans l'œuvre de la nature qu'elle veut mettre en valeur. Des pierres blanches encerclent au sol des détails du sous-bois, comme des citations de paysage mises entre guillemets. Une telle simplicité passe inaperçue ou séduit totalement.

D'autres artistes, pour le bonheur de Derouin sans doute, contribuent à rafraîchir la forêt. Pierre Dumont a nettoyé les rives de chaque côté du nouveau pont, y érigeant des sculptures de pierres ; il a investi le ruisseau en y hissant les voiles d'un navire (Québec, *Le voyage de nos racines. Le rêve, la poussée, le balancement, le poids et l'axe*). Lucre Pelletier a aussi dégagé son espace du sentier de manière à favoriser la circulation autour de sa toile d'araignée (Québec, *Les chemins qui ne mènent nulle part*). Angela Santos (Brésil, *Nord/Sud*), elle, repère des troncs morts qu'elle couche autour d'une clairière dégagée, cercle de bouleau blanc auquel fait écho, au-dessus, un anneau évanescence flottant entre les arbres.

Josée Fafard (Québec, *À travers lacs et montagnes*) se distingue par une installation sculpturale faite de matériaux usinés. L'artiste revit le souvenir des randonnées en forêt avec son père. Une chorégraphie aérienne de toiles évoque le camping, les pauses attendues. Le site en pente, plus élevé que prévu et en diagonale, s'avère parfait pour la cascade de cônes bleus suspendus qui ouvrent leur percée sur autant de montagnes et de lacs. Et par hasard, un aménagement prévu au sommet est déjà en place, permettant d'observer ce paysage en plongée.



←  
Josée FAFARD, *À travers lacs et montagnes*, 2007.  
Photo : Michel Dubreuil.

←  
André LAPOINTE, *Vaisseau*, 2007. Photo : Michel Dubreuil.

←←  
Reinhard REITZENSTEIN, *Nomad/Nomade*, 2007.  
Photo : Michel Dubreuil.

←  
Michel DEPATIE, *La rencontre-Natshishkatun*, 2007. Photo : Michel Dubreuil.

Reinhard Reitzenstein (Ontario, *Nomade*), emballé par son site, a abandonné l'idée d'y ériger une maison dans un arbre en découvrant sa configuration puis en craignant une redondance avec la tour de Fortin, à côté. La maison initiale, rêve juché dans un arbre, s'est transformée en maisonnettes de bois posées sur des souches, évoquant autant de rêves enfouis dans le bois et mis à jour. Frappé par la dominance du gris (troncs, rochers...), il a commencé par enlever l'écorce des arbres morts. Les couleurs ainsi révélées ont changé l'énergie de la place et stimulé sa réflexion. Ensuite, prenant soin de ne pas mettre à nu les éléments vitaux, il a dégagé les racines des arbres enfouies dans

tantôt de culture lorsqu'il devient matériau. Il est bon de revenir à la source, de s'appropriier un morceau de la forêt protectrice et de ressentir ainsi son appartenance à l'essentiel.

Ainsi vont les œuvres qu'accueille René Derouin, ainsi va la vie de René Derouin, d'un territoire à l'autre. Ni la vie ni le territoire ne sont constamment forgés par des œuvres ou des événements spectaculaires. Dans les *Jardins du Précambrien*, il y a forcément des convergences, des cycles, voire des redites, puisqu'ils sont faits de rituels, de métissages artistiques et territoriaux, de rencontres entre américanités. Les recoupages sont parfois étonnants. C'est ainsi que Caetano Dias (Brésil, Symposium



Bertrand WESTPHAL. *La géocritique. Réel, Fiction, Espace*. Les Éditions de Minuit, Paris, 2007. 278 pages.

L'ouvrage récent de Bertrand Westphal, professeur de littérature comparée à l'Université de Limoges, est un essai dont l'intérêt porte essentiellement sur la littérature. Plus précisément, celle à travers laquelle une importance est accordée à la notion d'espace, à sa représentation au sein de la fiction. Très bien documenté, avec des références autant du côté des théoriciens français qu'états-unis ou italiens dans les domaines littéraire, philosophique et de l'urbanisme, ce livre se veut une nouvelle approche d'analyse de l'espace eu égard au monde réel. Un de ses objectifs est justement de dresser « un inventaire spatiologique » qui permettrait de repenser la littérature en vue de fournir une nouvelle lecture du monde. (L'auteur mentionne également que la plupart des « art mimétiques », notamment la peinture, la sculpture, la photographie et le cinéma, y participent aussi.)

Selon Westphal, l'intérêt que l'on va accorder à l'espace se fera sentir surtout à partir des années 1945, au moment où s'ouvre une époque qu'il qualifie avec les sociologues américains de postmoderne. Comme on sait, cette période qui nous est contemporaine est caractérisée par ce que l'on appelle la fin des grands récits, mais aussi par l'avènement « d'une ontologie de l'incertitude radicale » qui détruit notre rapport « à l'ordre euclidien ». C'est dans ce contexte d'une ontologie affaiblie par les affres d'un passé pas si lointain que la notion du temps a donné lieu à une « contre attaque de l'espace ». Que ce soit avec Lefebvre, Deleuze et Guattari ou Foucault, la notion d'espace, considérée dans son rapport au réel, semble apporter des perspectives nouvelles. C'est qu'il s'agit moins désormais de penser le réel en termes de devenir historique que de le percevoir sous l'horizon d'un espace hétérogène. Ainsi, au dire de l'auteur, la réalité est devenue un mot pluriel. Que serait « le monde vrai » dans un contexte postmoderne ? En effet, qu'en est-il du réel ou de l'espace, dès lors que nous nous intéressons à sa représentation au sein des œuvres fictives ?

Dans le cadre de cet essai, la géocritique entreprise par Westphal a donc en vue une pensée de l'espace et des lieux en

tant qu'ils participent des données du réel et de la représentation. C'est que désormais l'espace n'est plus à considérer de l'ordre de l'objectivité, mais plutôt du vécu et du senti, ce qui le rend discontinu. Dans ce contexte, le rôle des arts revêt une importance nouvelle. La frontière entre le réel et la fiction semble de plus en plus perméable. À partir d'une analyse très sérieuse des théories américaines concernant les mondes possibles, l'auteur se dit en faveur d'une interactivité entre monde réel et monde fictionnel. Ces mondes possibles remettent ainsi en question l'idée métaphysique qu'il y a un seul monde.

Enfin, même si ce livre très exigeant met surtout l'accent sur la fiction littéraire, il ouvre des pistes utiles pour qui s'intéresse aux arts visuels tels la sculpture, surtout lorsqu'elle se livre sous forme d'installation. Dans le quatrième chapitre, où il présente plus concrètement les éléments de la géocritique, Westphal mentionne la « multifocalisation », ce qui permet des points de vue pluriels qui soit se confrontent, soit se complètent, mais aussi la « polysensorialité » qui refuse l'hégémonie de la vision sur les autres sens. C'est, principalement, à partir de ces observations qu'il réfère à la sculpture. Dès lors, même si celle-ci ne fait pas explicitement l'objet de sa recherche, un lecteur avisé saura comprendre en quoi l'analyse géocritique peut aussi s'y appliquer.

André-Louis PARÉ

#### LIVRES REÇUS

Aneco. *New Public Art*. Catalogue d'exposition. © 2007 aneco. 29 pages (incluant un CD). [www.ellenmoffat.ca](http://www.ellenmoffat.ca)

Publiée en anglais, la brochure témoigne du programme d'art public présenté à Saskatoon jusqu'en septembre 2010. Huit artistes ont été choisis par la commissaire Hellen Moffat, soit : Terry Billings, Charles Fox, Jen Hamilton + Chris St. Amand, Micah Lexier, Wendy Peart, Arthur Renwick et Stacia Verigin. « Saskatoon's public art program, précise-t-elle, started in 1994 as an outgrowth of the Urban Design Committee's "place markers" project, intended to identify and draw attention to specific locations in the downtown core as landmarks. »



Pierre DUMONT, *Le voyage de nos racines. Le rêve, la poussée, le balancement, le poids et l'axe*, 2007. Photo : Michel Dubreuil.

→ Luce PELLETIER, *Les chemins qui ne mènent nulle part*, 2007. Photo : Michel Dubreuil.

l'humus, sur les roches, afin de visualiser « la merveilleuse danse » qu'elles font pour survivre, leur souplesse et leurs stratégies déployées pour que la vie continue. « Pure énergie, pure adaptation à l'environnement » dont il faut, dit-il, tirer des leçons. Prendre racine a un sens pour ce *Nomade* né en Europe d'une famille qui s'est déplacée sans arrêt depuis quatre générations : comme ici, investir un endroit avec lequel il peut développer une relation. L'artiste partage avec Derouin, sur le thème du *Voyage* de cette année, une réflexion sur l'errance et sur l'identité territoriale : sur le territoire pousse l'arbre qui, dit Reitzenstein, est tantôt médiateur de nature et

2005) invitait René Derouin, un certain mois de février, à participer à la fête de *Iemanjá* à Salvador de Bahia : à cette occasion, on donne à la mer des présents de toutes sortes en dévotion à cette entité protectrice. Un rituel prédestiné, donc, pour le grand jardinier du précambrien qui a pu s'identifier à ces milliers de personnes jetant dans les flots figurines et autres objets significatifs. ←

Jacqueline BOUCHARD est artiste anthropologue et auteure. Sa rencontre avec René Derouin s'inscrit dans le cadre d'un essai sur les processus de création en relation avec la nature.

*Les Jardins du Précambrien. Événement 2007*  
Val-David  
14 juillet-3 septembre 2007